

**« Ils sont partis la fleur au fusil ».  
Petite fabrique médiatique de la mémoire  
d'un mythe contemporain.**

« L'Peuple soumis ainsi qu'une machine (...)  
Rest' courbé sous l'joug de l'ignorance  
Gavé d'mensong's par les « Bourreurs de Crânes » :  
L'caf-conc', la Press', le roman, l'cinéma,  
Il s'laiss conduire' par un vil troupeau d'ânes ;  
C'n'est pas en Franc' que ça s'pass'rait comm'ça ! »

« Ce n'est pas en France », 1917<sup>147</sup>

« L'histoire, écrit Paul Valéry, est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré. (...) Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines »<sup>148</sup>.

Dans ce texte publié au sortir d'une époque troublée, on pourrait aujourd'hui remplacer le mot histoire par celui de mémoire, tant les enjeux de mémoire(s) autour

---

<sup>147</sup> Chanson censurée dans le journal *La Bataille* du 24 mars 1917. Paroles de Clovis, musique de A. Thumerelle. Fac-similé de feuille volante dans Robert Brécy, *Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au front populaire*, Editions Hier et demain, 1978, p 238

<sup>148</sup> Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Gallimard, 1945, p 43

du passé imprègnent les débats de nos sociétés depuis une vingtaine d'années<sup>149</sup>. Arrêtons-nous sur un épisode qui semble bien connu de tous : la mobilisation des soldats français, en août 1914. Moment singulier dans l'histoire, celui du passage de la paix à la guerre, car moment unique et inoubliable, cet événement a fait l'objet d'une mémoire collective devenue de fait quasi-officielle : le départ à la guerre s'est déroulé dans un tel enthousiasme qu'il en a généré une expression depuis couramment utilisée pour signifier une insouciance allégresse : « *la fleur au fusil* ».

Absolument pas, affirme Michel Leymarie, « *contrairement à une légende construite après-coup, les Français ne partent pas à la guerre, sauf exception, dans l'allégresse et la fleur au fusil* »<sup>150</sup>. Jean-Jacques Becker enchérit : « *les peuples ont donné après-coup l'impression de se précipiter dans la guerre avec enthousiasme. Les réalités ont été plus complexes* »<sup>151</sup>. En effet, depuis la thèse de J-J Becker, en 1977<sup>152</sup>, la vision traditionnelle d'une opinion publique française belliqueuse et unanimement enthousiaste au moment de l'accueil puis du départ à la guerre, « *la fleur au fusil* », est sérieusement écornée. Seules quelques grandes villes, autour de quelques gares et de quelques centaines de personnes, virent ponctuellement des manifestations

---

<sup>149</sup> Cf *Questions d'histoire contemporaine. Conflits, mémoires et identités*, ss dir Laurence van Ypersele, PUF, 2006

<sup>150</sup> Michel Leymarie, *De la Belle Epoque à la Grande Guerre. 1893-1918. Le triomphe de la République*, Librairie générale française, Le livre de poche, 1999, p 275

<sup>151</sup> Dans *Histoire de l'Europe*, ss dir François Lebrun et Jean Carpentier, Seuil, 1990, p 402

<sup>152</sup> Jean-Jacques BECKER, *1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Presses de la FNSP, 1977

d'euphorie. Dans leur ensemble, les populations des petites villes, des bourgades et des campagnes, très majoritaires en 1914, furent davantage stupéfaites, consternées et résignées.

Et cependant, le mythe a la vie dure. Combien de lycéens prononcent encore fièrement cette expression de « fleur au fusil » comme exhibée de leur passage en Troisième à l'évocation du départ à la guerre par leur professeur ? Combien des 5,5 millions de spectateurs qui suivirent le documentaire *« Apocalypse, la seconde guerre mondiale »*, ont-ils acquiescé à l'écoute de ce passage relatant le départ à la guerre en 1939 : « *Paris. Gare de l'Est. Beaucoup de ces hommes étaient déjà partis de ces mêmes quais 25 ans plus tôt. En août 1914, ils étaient partis la fleur au fusil. Aujourd'hui, il n'y a ni fleurs, ni fusils.* »<sup>153</sup> ?

## **Retour sur la fabrication médiatique d'un mythe contemporain.**

Jean-Jacques Becker, dans un article récent, revient sur le cheminement qui a conduit à sa thèse et à la remise en cause du mythe du départ enthousiaste, et évoque les difficultés de l'historien :

« avant d'examiner quelques contradictions évidentes, il faut tout de même se demander pourquoi il a fallu une quarantaine d'années pour s'y intéresser. L'historien ne vit

---

<sup>153</sup> Daniel Costelle, Isabelle Clarke, Jean-Louis Guillaud, Henri de Turenne, *Apocalypse. La seconde guerre mondiale*, Episode 1 : *L'agression*, CC&C-ECPAD-NHK, 2009, 18<sup>ème</sup> minute. Qualifié de « *phénomène de société* » par Patrice Duhamel, le patron des programmes du groupe France Télévisions, ce documentaire d'archives colorisées, conjointement édité en DVD, a occupé sur la chaîne de télévision publique française France 2 plus de 20 % de part de marché. Soit des scores d'audience rivalisant avec les retransmissions de finales sportives de haut niveau.

pas dans une sorte de planète histoire, hors de son temps. L'historien, qu'il le veuille ou non, en est tributaire : pendant très longtemps, dans un pays où la guerre avait fait 1 400 000 morts, des millions de blessés, des centaines de milliers de mutilés et de gazés, des veuves et des orphelins par dizaines et dizaines de milliers, sans compter d'immenses destructions, il n'était guère pensable –il était impie– de remettre en cause les certitudes établies, et en particulier l'enthousiasme qui avait nécessairement présidé au départ à la guerre »<sup>154</sup>

Un siècle durant, quels vecteurs ont en effet contribué à diffuser, populariser, enraciner... un mythe contemporain ? Comment la représentation de l'événement s'est d'emblée transformé en fiction, écartée de la réalité tout en s'imposant dans la société qui avait vécu l'instant ? Quel est le poids des médias dans la construction et la pérennisation de cette mémoire de l'événement ? Comment une représentation en grande partie erronée s'est-elle installée de façon à ce point hégémonique que, trente ans après la démythification opérée par Jean-Jacques Becker... elle a encore très largement cours dans les médias ? Pour Yves Pourcher, « *l'histoire de la Grande Guerre s'est écrite sur le fond du souvenir, de l'archive et de l'imagination* »<sup>155</sup>. Il est en effet nécessaire, en dehors du fait lui-même, d'étudier

---

<sup>154</sup> Jean-Jacques Becker, « "La fleur au fusil" : retour sur un mythe », dans *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, ss dir Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, La Découverte, 2004, p152-165

<sup>155</sup> Yves Pourcher, « Les clichés de la Grande Guerre : entre histoire et fiction », dans *La Grande Guerre 1914-1918. 80 ans d'historiographie et de représentations. Colloque international, Montpellier, 20-21 novembre 1998*, ss dir Jules Maurin et Jean-Charles Auffret, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2002, p 365-391. Article repris dans Yves Pourcher, « Les clichés de la Grande Guerre », *Terrain*, numéro 34 - *Les animaux pensent-ils ?* (mars 2000), [En ligne], mis en ligne le 09 mars 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index1027.html> . Consulté le 21 novembre 2008.

« l'action que l'imaginaire et l'oubli exercent sur une information, l'insidieuse pénétration du merveilleux, du légendaire, et, tout au long d'une suite de commémorations, le destin d'un souvenir au sein d'un ensemble mouvant de représentations » car « la perception du fait vécu se propage en ondes successives qui, peu à peu, dans le déploiement de l'espace et du temps, perdent de l'amplitude et se déforment »<sup>156</sup>.

Dès les premiers jours de la guerre, les médias jouent un rôle fondamental dans la construction du mythe, rôle qu'ils tiendront sans faillir jusque de nos jours... Parfois encore présent dans les manuels scolaires de l'enseignement secondaire, il imprègne le plus souvent les publications, audiovisuelles ou écrites, pour grand public, véhiculant l'idée d'une entrée en guerre « joyeuse »<sup>157</sup>, au cours de laquelle « les militaires partent "la fleur au fusil" »<sup>158</sup>

## La matrice mémorielle : le récit médiatique fondateur

Le décor du récit médiatique fondateur est urbain : la presse nationale et régionale occupe les grandes villes de France. L'heure est à l'enthousiasme et, comme le note Raymond Poincaré le 5 août 1914, malgré l'établissement de la censure, la confiance dans les médias ne se tarit pas : « dans la presse, aucune note

---

<sup>156</sup> Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Gallimard, 1973, cité dans *Histoire(s) et historiens. Recueil épistémologique à l'usage des enseignants*, ss dir André Chédeville, Marseille, CRDP, 1991, p 27

<sup>157</sup> Jean-Joseph Julaud, *L'Histoire de France pour les nuls*, First Edition, 2004, p 557

<sup>158</sup> F. Bosc, *L'Histoire de France des paresseuses* (sic), Marabout, 2006, p 173

*discordante* »<sup>159</sup>. La tonalité est donc partout identique : persuadé d'être agressé, le peuple de France se lève en masse, déterminé et enjoué à l'idée de partir en découdre avec l'ennemi héréditaire : le Boche. Les **premières photographies** paraissent dans la presse dès les jours suivant l'ordre de mobilisation. La scène est immuable : dans les très grandes villes, des soldats en ordre de marche, baïonnette au fusil, arme sur l'épaule droite, avancent sous les vivats de la foule qui se tient de part et d'autre de la chaussée. *L'Illustration*, magazine d'informations générales et d'actualités fondé en 1843, est alors « sans concurrence »<sup>160</sup> quant à sa qualité de journal de référence en 1914. Tirant jusqu'à 400 000 exemplaires pendant la première guerre mondiale, il offre une riche iconographie composée de dessins, de gravures et, depuis le tournant du siècle, de photographies qui donnent l'illusion de « voir la guerre »<sup>161</sup>. Les commentaires et analyses de l'hebdomadaire sont relayés dans la presse régionale, les s instantanés qu'il publie seront par la suite régulièrement repris pour illustrer l'histoire du premier conflit mondial. Ainsi le numéro du 8 août 1914 rend-il compte de la mobilisation. Quatre photographies et deux dessins illustrent le moment du départ. Le lieu privilégié : la Gare, saisie en vue extérieure qui montre une foule calme devant le bâtiment, complétée par deux clichés de wagons, hommes à la fenêtre,

---

<sup>159</sup> Raymond Poincaré, *Au service de la France. Neuf années de souvenirs*, Tome 5 *L'invasion*, chapitre 1, notes du 5 août, Plon, 1927

[partiellement en ligne

[http://fr.wikisource.org/wiki/Au\\_service\\_de\\_la\\_France - T5 - Ch I](http://fr.wikisource.org/wiki/Au_service_de_la_France_-_T5_-_Ch_I), consulté le 30 août 2009]

<sup>160</sup> *Histoire générale de la presse*, ss dir Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral et Fernand Terrou, Tome 3 : *De 1871 à 1944*, PUF, 1972, p 387

<sup>161</sup> *Ibidem*, p 444

joyeux, brandissant drapeaux tricolores, arborant des fleurs au chapeau et saluant le photographe ; l'une est légendée « *Un départ de mobilisés* », l'autre « *En route vers la frontière de l'Est* ». Une dernière montre un convoi de chevaux réquisitionnés qui traverse la place de l'Opéra à Paris, entouré de chaque côté la rue par une foule attentive. Un dessin de J. Simon, en double page, illustre « *la séance du 4 août à la chambre des députés* », unanimement debout dans « *une immense acclamation s'exhalant de toutes les bouches, des bravos, des vivats, des bras levés* ». Scènes urbaines certes, mais le monde des campagnes n'est pas oublié : un dessin de L. Sabattier, intitulé « *L'aube du 1<sup>er</sup> août au village. Le salut du coq* », montre quatre mobilisables/mobilisés quittant leur village, le pas ferme, saluant joyeusement le lecteur pris à témoin de l'engouement du départ. Le texte qui accompagne le dessin est sans ambages : « *l'heure n'est point à la littérature, et si cette image n'était qu'une allégorie, une facile imagination de poète, elle serait de peu de prix. Mais elle est vraie ; elle est quelque chose qui a existé, et que d'innombrables yeux ont vu (...) à l'aube du samedi 1<sup>er</sup> août. La mobilisation n'était point officielle encore ; mais les premiers appels individuels avaient été lancés dans les campagnes, et de toutes parts, au lever du jour, on voyait s'avancer allègrement, joyeusement, sur les routes, ceux de qui la Patrie réclame les cœurs et les bras.* ». Un enthousiasme qui aurait donc précédé l'appel à la mobilisation...

Un enthousiasme plus vivement salué par le magazine dans son numéro suivant, le 15 août 1914. « *La population parisienne acclame ceux qui vont se battre* » : légende de trois photographies de revues de troupes et de départ de régiments, accompagnées d'un commentaire qui note « *le souffle de joie et d'enthousiasme qui a passé sur le pays* » et qui a dû « *rajeunir* » les vétérans

de 1870. Une ambiance corroborée par une série de photographies aux scènes identiques célébrant la mobilisation en Belgique, en Grande-Bretagne ainsi que deux dessins. L'un d'André Devambez, intitulé « *Le cœur de Paris pendant la mobilisation : la gare de l'Est* », montrant à l'unisson toutes les générations, tous les sexes unis par un même élan, une même attitude confirmée par un second dessin illustrant une jolie scène de foule enthousiaste, bras levés, chapeaux hauts, accompagnée des drapeaux des nations alliées, signée « *Place de l'Opéra. Dimanche 2 août. 11 h 35* ». Autant de clichés repris en 1925 dans *L'album de la Grande Guerre* publié par *L'Illustration*, sous-titré « *Histoire photographique et documentaire reconstituée chronologiquement à l'aide de clichés et de dessins publiés dans L'Illustration de 1914 à 1921* ». L'ensemble est accompagné « *d'un texte sommaire constituant un véritable "précis d'histoire"* ». Fort de ses 1 311 pages déclinées en deux volumes et préfacé de façon manuscrite par d'authentiques patriotes, les six maréchaux de France, cet album érige au rang de souvenir officiel les vues publiées en 1914 décrites plus haut. L'avant-propos indique : « *C'est avec sécurité qu'on en tourne les pages, parce que, très vite, on s'est aperçu que la valeur des faits et le rôle des gens n'y subissent aucun déplacement injustifié. (...) Fait avec un souci d'exactitude et avec des documents d'une valeur si expressive (...) il nous remémore l'état d'esprit et les sentiments dans lesquels, à leur date, nous les avons vécus* »...

Du reste, les **actualités cinématographiques**, très libres les premières semaines du conflit, projettent des scènes identiques : les opérateurs Pathé filment ainsi la mobilisation le 2 août à Paris montrant des troupes joyeuses acclamées de part et d'autre des boulevards par



une foule enthousiaste se présentant au départ des trains de la gare de l'Est de petits drapeaux fixés au bout de leur fusil. Les Actualités Gaumont diffusent de semblables images. C'est elles que les documentaires sur la première guerre mondiale, les journaux d'actualité ultérieurs, reprendront de façon systématique pour illustrer les premiers jours de la guerre.

Le **cinéma de fiction** n'échappe pas non plus à cette présentation du départ « *la fleur au fusil* ». Des films patriotiques produits en masse, sur initiative privée et commerciale, répondent à l'attente du public de l'arrière. Ils reconstruisent les scènes de départ s'éloignant alors de la réalité vécue dans les campagnes, empreinte de tristesse et de résignation... Ainsi *L'Angélu de la Victoire*, de Léonce Perret (1916) ou *Mères françaises* de Louis Mercanton et René Hervil (1917) montrent-ils une mobilisation enthousiaste dans des villages français. Ces films contribuent à enraciner le mythe tout en forgeant une image fausse. Raymond Bernard, dans le film qu'il réalise *Les Croix de Bois* (1932) sur fond musical de *La Victoire en chantant* et de la *Marseillaise*, combine images de fiction et images d'archives pour évoquer cet enthousiasme meurtrier dans les premières scènes de son film.

« *S'il ne se produisait rien de guerrier à quelque distance des fronts, il se passait beaucoup de choses dans les imaginations (...). Les petits Bretons de l'époque étaient enfermés dans leurs minces univers : ils en furent brusquement débusqués par l'irruption d'une foule d'images colorées et vibrantes (...). L'essentiel nous venait par l'école et par nos journaux illustrés* »<sup>162</sup>.

---

<sup>162</sup> Maurice Le Lannou, *Un Bleu de Bretagne. Souvenirs d'un fils d'institutrice de la III<sup>ème</sup> République*, Hachette, 1979, p76

La perception du petit Maurice Le Lannou, alors un écolier dans la guerre, n'est pas très éloignée de celle du monde des adultes, une perception entretenue par d'autres discours médiatiques : discours et articles ambiants, cartes postales, chansons, expositions...

### **Les contemporains de la Grande guerre contribuent à forger le cliché**

Le monde des enfants, comme l'a montré Stéphane Audoin-Rouzeau, est immergé dans la guerre cinquante-deux mois durant<sup>163</sup>. Il a montré combien l'enfant était pris à partie, encadré par l'Etat, via l'école, mais aussi dans son quotidien d'enfant fait de jeux etc... Quelle vision du départ a-t-il pu retenir lorsqu'il l'a vécu ? Les cahiers du petit Joseph Carnec, écolier de Centre-Bretagne, traduisent le travail du **maître d'école**, médiateur par excellence, avec ses élèves et contribuent à notre connaissance des images forgées auprès de jeunes gens scolarisés. Ainsi la trace écrite de **la leçon** du samedi 17 avril 1915, intitulée « *En chantant* »<sup>164</sup> revient sur les premiers jours de la mobilisation :

« Après les classes 1914 et 1915, voici la classe 1916 partie. Et nos jeunes conscrits bretons sont arrivés dans les dépôts, fiers de répondre à l'appel de la France et de se ranger autour de son drapeau. C'est en chantant que ses imberbes ont quitté le foyer familial ce doux nid fleurant si

---

<sup>163</sup> Cf *La guerre des enfants. 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Armand Colin, 1993, 188 p

<sup>164</sup> Archives personnelles, mises à disposition par M Gilles Blayo, libraire à Pontivy, à l'occasion de l'exposition « *14-18 en Centre-Bretagne. La Grande guerre vécue par les habitants du pays Pourleth et des environs* », organisée à Guéméné-sur-Scorff en février 1997. L'orthographe originelle est respectée.

bon. Des chansons éclos de toutes parts pour la circonstance à l'atelier et au village, dans les lycées et les usines. Oh ! ce sont des couplets légers sans prétention aucune. Mais ils dénotent une liberté d'esprit vraiment admirable une insouciance merveilleuse même héroïque ! Et ces jeunes gens en rejoignant leurs régiments ont senti passer en leur âme comme un souffle puissant et viril qui a redressé leur petite taille et en a fait de jeunes lions prêts à se précipiter dans la mêlée sanglante que l'Attila moderne a déchainée sur l'Europe »

D'autres vecteurs médiatiques ont contribué à ancrer l'image du départ résolu et enthousiaste. Ainsi cet objet de communication pratique, facile, extrêmement populaire, bon marché et massivement utilisé : la **carte postale**, qui elle, n'est pas spécifiquement parisienne. Le choix par l'expéditeur du sujet est partie prenante du message. Objet émotionnel à sa réception, elle peut être pieusement conservée ou dévoilée aux visiteurs. Tous les dépôts d'archives de France ont conservé un certain nombre de ces instantanés édités pendant la guerre :

- « Cognac. Départ du 4 septembre. Classe 1914. le train part. La musique joue le "chant du départ". La foule les acclame »
- « Campagne de 1914. " Au revoir !". Le départ joyeux pour le front »
- « Guerre européenne de 1914. Nantes. Chasseurs partant à la frontière »
- Etc...<sup>165</sup>

Ce qui est le plus significatif dans l'exemple de la carte postale, c'est que cette dernière n'est pas le produit d'une propagande d'Etat. Les milliers de cartes qui circulent pendant la guerre et qui véhiculent un message fortement patriotique sont réalisées par « *une multitude d'éditeurs individuels, souvent des entreprises familiales,*

---

<sup>165</sup> Collection personnelle

sans liens ni programmes préconçus »<sup>166</sup>. Cela souligne une adhésion des populations, éditeurs et particuliers à ce discours patriotique, que les soldats, s'ils l'avaient voulu, « *auraient pu éviter [de cautionner] en se contentant des cartes gratuites (non illustrées) mises à leur disposition par l'armée, dès le 19 août 1914* ».

Ainsi encore les **chansons populaires**. Rapidement après sa nomination au ministère de la Guerre, Millerand fait appel à Théodore Botrel, chansonnier alors à grand succès, qui publia en 1913 « *Coups de clairon. Chants et poèmes héroïques* » afin qu'il aille entretenir le moral des combattants. *L'Echo des Armées*, publication officielle trimestrielle, édite un numéro hors-série en novembre 1914 : *Les chants du bivouac*. Botrel y est identifié en titre comme « *rédacteur au bulletin des armées de la République ; délégué du Ministère de la Guerre auprès des troupes de tous les cantonnements pour y dire et chanter ses poèmes patriotiques (décision du 30 août 1914)* ». Là encore, la vision de la mobilisation enthousiaste est dominante :

« Quoi ? Le tocsin sonne à l'église ?  
C'est donc vraiment le branle-bas ?  
Eh bien ! puisque l'on mobilise,  
Hardi, les gâs !  
(...)  
Et les voilà tous, ô Patrie !  
Prêts, sitôt que tu le voudras,  
A te donner, gaiement, leur Vie ;  
Hardi, les gâs ! »<sup>167</sup>

---

<sup>166</sup> Joëlle Beurrier, « Guerre mondiale. Première guerre mondiale. Images et Grande Guerre », dans *Dictionnaire mondial des images*, sous la direction de Laurent Gervereau, Nouveau Monde Editions, 2006, p 442-446

<sup>167</sup> *Hardi, les Gâs*, composée le « samedi 1<sup>er</sup> août » et publié dans *L'Echo des Armées* cité. D'après Robert Brécy, *op. cit.* p 225

Dans « *C'est ta gloire qu'il nous faut !* », le ton est à l'avenant :

« Quand , par delà la frontière,  
On insulta le drapeau,  
Dans un élan de colère  
Nous chantâmes aussitôt :  
C'est la guerr', la guerr', la guerre,  
C'est la guerre qu'il nous faut !  
(...)  
Et voilà gaiement la troupe  
Qui s'en va, le sac au dos »<sup>168</sup>

Les feuilles des chansons qu'il compose sont aussi massivement vendues à l'arrière. Comme un autre vecteur et media de la mémoire de la guerre : la littérature.

## La littérature de guerre et du souvenir enracinent la fable

Si les images et les sons ont forgé le mythe, ce sont vraisemblablement les belles-lettres, évocatrices du souvenir de la guerre, qui ancrent le départ « la fleur au fusil ». Là encore, dès les premières semaines de guerre, « *une vague de littérature en provenance du front submerge les sociétés* »<sup>169</sup>. Publiés dans la presse, dans des ouvrages, sous la forme de récits, de journaux ou de romans, les écrivains combattants deviennent des « *autorités narratives* » en même temps que « *des producteurs de représentations du conflit* ». Ainsi René Benjamin qui, dans *Gaspard* (1915), premier roman sur la guerre en France, suivi par 150 à 200 000 lecteurs, évoque les scènes de la

---

<sup>168</sup> *ibidem*

<sup>169</sup> Nicolas Beaupré, « Nouveaux auteurs, nouveaux genres littéraires (1914-1918) », dans *Histoire et sociétés. Revue européenne d'histoire sociale* n°8, dossier « Guerre et changement social », octobre 2003, p 50-64

mobilisation, le départ joyeux vers le front, puis le baptême du feu. « *Il ne faut pas négliger le poids de cette littérature dans la mise en place des représentations sociales les plus prégnantes de la Grande guerre* »<sup>170</sup>. En 1919, Roland Dorgelès, dans *Les Croix de bois*, ouvre son récit par les mots suivants : « *Les fleurs, à cette époque de l'année, étaient déjà rares ; pourtant on en avait trouvé pour décorer tous les fusils* »<sup>171</sup>. En 1926, l'écrivain Joseph Delteil rappelle qu'au moment de la mobilisation, « *Paris fut sous pression (...) des détachements passaient, et chaque fusil avait droit à une fleur ; et chaque soldat avait droit à un baiser* »<sup>172</sup>. Deux ans plus tard, l'expression est consacrée par Jean Galtier-Boissière dans son livre au titre éponyme « *La fleur au fusil* », repris pour l'un de ses chapitres lorsque le 2<sup>ème</sup> bataillon s'ébranle « *musique en tête, fleuri, acclamé* » :

« Tout le monde en bas ! pour la guerre ! (...) Une immense acclamation des civils monte vers le ciel : - Vive la France ! ». « Grisés par les acclamations, les soldats ne sentent pas le poids du barda ; bombant le torse, cadencant le pas, ils marchent crânement ; les cris de la foule bruyante, les drapeaux qui flottent à toutes les fenêtres, les fleurs bigarrées qui ornent les képis, les capotes et les fusils, donnent à ce départ un air de fête joyeuse »<sup>173</sup> .

Nombre d'écrivains s'expriment alors comme témoins du conflit

---

<sup>170</sup> Christophe Prochasson, « La littérature de guerre », dans *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, ss dir Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, Bayard, 2004, p 1189-1201

<sup>171</sup> Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Albin Michel, 1919, p 5

<sup>172</sup> Joseph Delteil, *Les Poilus : épopée*, 1926, cité dans François Icher, *La première guerre mondiale au jour le jour*, Editions de la Martinière, 2007, p 20

<sup>173</sup> Jean Galtier-Boissière, *La fleur au fusil*, Edition Baudinière, 1929, p 71-72 et p 76

au nom d'une fin morale : « *que la véritable histoire de la guerre fût dite et entendue* »<sup>174</sup>

La véracité des lignes écrites n'est pas remise en cause par le corps social. En 1934, *L'Almanach du Combattant*, publié sous le patronage de « *toutes les grandes associations de combattants et de victimes de la Guerre* » sous la plume d'André Gervais, évoque avec amertume le massacre de la première guerre sans sacrifier à l'évocation du départ –follement-enthousiaste : « *Il y aura cette année vingt ans que nous sommes partis en guerre, arborant au fusil une fleur vite fanée* »<sup>175</sup>. Pas plus qu'après la seconde guerre mondiale lorsque **les souvenirs** publiés à l'aune de la mobilisation de 1939 semblent inscrire comme indiscutable cette mémoire. Eugène Delahaye, ancien directeur d'un grand journal de province, s'adresse à ses lecteurs en 1946 : « *la mobilisation se passa dans un enthousiasme que les anciens n'ont pu oublier. Rien de comparable à celle de 1939, qui fut morne et lente (...). Et on partit à la guerre comme on part à une fête ! Vous vous souvenez ?* »<sup>176</sup>. Vingt ans plus tard, une biographie-interview à succès réactive cette image dans la bouche d'Ephraïm Grenadou, paysan français, né en 1897 : « *Tu aurais vu les gars. C'était quasiment une fête cette mobilisation là. C'était la Revanche (...). Dans l'ensemble, le monde a pris la guerre comme un plaisir* »<sup>177</sup>.

---

<sup>174</sup> Jay Winter, « Le témoin moral et les deux guerres mondiales », dans *Histoire et sociétés. Revue européenne d'histoire sociale* n°8, dossier « Guerre et changement social », octobre 2003, p 99-115

<sup>175</sup> André Gervais, « 1914-1934. Vingt ans après », dans *Almanach du Combattant 1934*, p 7-22

<sup>176</sup> Eugène Delahaye, *Quarante ans de journalisme 1906-1946*, Rennes, 1946, p 50-51

<sup>177</sup> Ephraïm Grenadou, Alain Prevost, *Grenadou, paysan français*, Seuil, 1966, p 64

## Les publications grand public relaient le souvenir dominant de l'engouement

La **presse magazine** des années 1960 diffuse le mythe de l'élan patriotique unanime. A l'occasion du 50<sup>ème</sup> anniversaire du début de la Grande Guerre, *Paris Match* inaugure le premier de ses trois numéros spéciaux par un cliché non identifié en Une, mais rapidement identifiable, titrant, dans le sommaire du dossier, « *l'enthousiasme de la mobilisation* »<sup>178</sup>. Plus près de nous, le numéro spécial de l'hebdomadaire *Marianne* de janvier 2003, intitulé « *Comment les guerres commencent-elles ?* », introduit le dossier par un titre (« *La folie des hommes, le fracas des armes* ») auquel répondent en écho deux photographies de ces « trains du plaisir », là encore maintes fois utilisées, l'un s'ébranlant comme le veut la vulgate « *nach Paris* », l'autre « *à Berlin !* ». La légende est sans ambages : « *Août 1914. Des deux côtés du Rhin, les armées partent la fleur au fusil* ». Même utilisation dans le récent Hors-série du *Figaro* publié en novembre 2008 à l'occasion de la commémoration de la fin de la première guerre mondiale<sup>179</sup>.

---

<sup>178</sup> La commémoration de 1964 permet de pointer un autre media qui relaie le mythe : **la radio**. Le 2 août 1964, à l'occasion du 50<sup>ème</sup> anniversaire de la date de mobilisation, le journal de 8 h de l'ORTF, *Inter actualités*, présente en ces termes la journée : « *1 million 200 000 hommes répondaient à l'ordre de mobilisation et c'est [à la] gare de l'Est qu'ils embarquaient dans les trains de la compagnie des chemins de fer de l'Est. Tout à l'heure, comme il y a un demi-siècle, 50 piou-pious, on ne disait pas encore les Poilus, en pantalon rouge et vareuse bleue, remontant le boulevard Magenta, précédés d'une batterie de fanfare à l'image de celle de 14* »

<sup>179</sup> « La Grande Guerre 1918-2008, l'atlas des batailles, le siècle de 14-18 », hors-série, *Le Figaro*, novembre 2008.



Les **grandes sommes encyclopédiques** ne sont pas exemptes. Ainsi éditée sous la direction de Roger Caratini, l'*Encyclopédie Bordas* en 23 volumes, publie-t-elle deux photographies de train de mobilisés, toujours les mêmes, ainsi légendées : « *le sentiment national était extrêmement vivace en France et les mobilisés portaient la fleur au fusil pour en finir avec le militarisme allemand* ». Nous sommes alors en 1969<sup>180</sup>. Trente ans plus tard, l'article « Guerre mondiale (première) » de l'*Encyclopaedia Universalis* utilise les clichés de la foule dans les rues de Berlin mise en rapport à celle de la gare Montparnasse, toutes deux censées évoquer sur un même plan l'« *enthousiasme guerrier commun à tous les peuples d'Europe* ». L'auteur n'est autre que Marc Ferro<sup>181</sup>.

## Les publications savantes contribuent à la diffusion du mythe

L'histoire savante elle-même a longtemps reproduit le cliché d'une vision héritée du passé, instrumentalisée au besoin.

Les **manuels universitaires** n'ont pas hésité, dans le cadre d'*Histoire(s) de la Troisième République* alors en vogue, à perpétuer le mythe. Jacques Chastanet, en 1955, dans son tome IV consacré aux *Jours inquiets, jours sanglants (1906-1918)* fait un récit haletant des premiers jours d'août, ponctué d'élan sans nuance rappelant une vieille image d'Épinal : « *la mobilisation se poursuit en France dans l'ordre, la confiance et l'enthousiasme. Drapeaux tricolores à toutes les fenêtres, Marseillaise ininterrompue, gares fourmillant de réservistes qui s'arrachent courageusement aux bras de leurs familles ; trains se succédant sans interruption chargés de*

---

<sup>180</sup> *Encyclopédie Bordas, L'Europe de l'Antiquité à nos jours*, tome 2, 1969, p 106

<sup>181</sup> *Encyclopaedia Universalis*, édition 1989, Tome 11, p 20

*troupes en pantalons rouges et que les populations acclament ; hommes dégagés d'obligations militaires se pressant dans les bureaux de recrutement* »<sup>182</sup>. Une description qui colle à l'image près aux premières scènes du film réalisé en 1932 par Raymond Bernard, *Les Croix de bois*, adapté du roman de Dorgelès. Le *Que-sais-je ?* de Paul M. Boujou et Henri Dubois sur l'histoire de la III<sup>ème</sup> République évoque à son tour « *l'enthousiasme du départ, "la fleur au fusil"* » de sa première édition, en 1952... jusque dans sa « *12<sup>ème</sup> édition corrigée* » en 1992.

Jean-Pierre Azema et Michel Winock, dans *La III<sup>ème</sup> République*, publié en 1970 chez Calmann-Lévy, évoquent, après être partis à la recherche des facteurs de la guerre, « *l'explosion patriotique [et l'enthousiasme martial] du mois d'août 1914* ». Même Pierre Renouvin, l'année précédente, lorsqu'il se lança, aux PUF, à envisager les contours de *La crise européenne et la première guerre mondiale (1904-1918)*, soulignait en creux l'euphorie du départ : « *à mesure que les souffrances se propagent, l'enthousiasme ne peut plus suffire à faire marcher les hommes* ». Un élan patriotique qu'on retrouve dans le texte comme à l'image dans la magistrale entreprise éditoriale menée par Bordas/Laffont en 1968 sous la direction de Maurice Meuleau, *Le monde et son histoire* publié dans la *Bibliothèque des connaissances essentielles*, en 11 volumes. Une édition présente dans toutes les bibliothèques universitaires. Avec toujours les mêmes photographies et le même « *départ des mobilisés dans l'enthousiasme* »<sup>183</sup>.

---

<sup>182</sup> Jacques Chastanet, *Histoire de la III<sup>ème</sup> République*, Tome IV : *Jours inquiets, jours sanglants. 1906-1918*, Hachette, 1955, p 183

<sup>183</sup> Tome 9, par Marcel Roncayolo, p 12

## Le monde de l'enseignement transmet la légende

Présent aussi dans la plupart des « labos » d'histoire et géographie de l'enseignement secondaire durant des décennies, le **film pédagogique** *Images de la Grande Guerre 1914-1918*, réalisé en 1957 par Edouard Bruley, président de la *Société des professeurs d'Histoire*, édité par la *Société Nouvelle Pathé Cinéma* et diffusé sous forme de cassette VHS par le CNDP, a contribué à fournir aux élèves des générations d'après-guerre, sous les habits d'un discours mi-scientifique mi-didactique, l'image de soldats et de mobilisés « *salués par les acclamations de la foule, rivalisant d'entrain et d'optimisme* ».

Dans les années 1970, alors que les documents, en particulier photographiques, abondent de plus en plus dans les **manuels scolaires**, lorsque mobilisation et départ à la guerre sont évoqués, le cliché peut se nicher au cœur de la problématique des leçons. Le Berstein/Milza édité chez Nathan pour les classes de 3<sup>ème</sup> en 1975 ouvre le chapitre avec, en pleine page, la photographie publiée par *Paris Match* en 1964. La légende est sans équivoque : « *Les premiers fantassins partent pour la frontière dans une atmosphère de kermesse et d'exaltation patriotique* ». La problématique ne l'est pas moins, soulignant qu'« *enthousiasme des combattants et des civils (...) caractérisent les débuts de la guerre* ».

C'est l'image qui prévaut aussi dans la quasi-totalité des **manuels de collège** de 1971 à 1984 : celle d'une mobilisation s'effectuant partout et sans distinction, dans la frénésie et la ferveur. Le ton est en revanche beaucoup plus mesuré dans les éditions suivantes. Les fameuses photographies disparaissent, le texte de cours ne fait que très peu allusion à l'atmosphère de départ. Ou alors le document photographique est mis en

perspective avec un texte qui permet d'affiner l'analyse, à l'instar de la belle double-page de l'édition Bordas de 2007 consacrée au mois d'août 1914.

C'est la perspective suivie par les *manuels de lycée* depuis 1988. Quatre cas de figures sont posés. Celui, minoritaire, qui perpétue le cliché (Istra 1988, titre d'un ensemble de textes : « *La fleur au fusil* »). Celui dont le légendage des photographies (toujours les mêmes, puisées dans un corpus bien mince...) orienté vers l'enthousiasme est contredit dans le texte de la leçon qui en amoindrit prudemment la portée (« *Certains témoins considèrent que ces démonstrations ne sont qu'une façade* », Hachette 1988). Celui où le cours contredit l'ivresse affichée et relève la résolution d'une population consternée. Enfin les documents mis en perspective avec d'autres, littéraires ou manuscrits, afin de placer les élèves dans le cadre d'une analyse et de les amener vers une complexité plus proche de la réalité vécue. Voire, comme le fait un contributeur particulier il est vrai, Jean-Jacques Becker dans les éditions 1988 et 1997 chez Belin, de poser en commentaire le statut du document : « *Deux des photographies qui fondèrent le mythe du départ dans l'enthousiasme : en Allemagne et en France. Il y eut bien, au moment précis du départ, des scènes d'exaltation patriotique. La photographie, en éternisant ces instants, a forgé le mythe [d'une guerre accueillie dans l'enthousiasme, et] d'un départ dans l'euphorie* ».

## **Un mythe pourtant remis en cause partir des années 1960**

Témoins et historiens posent les premiers jalons de la démystification du départ enthousiaste dans les années 1950-1960.

En 1953, Maurice Genevoix, dans *L'Almanach du Combattant*, principale publication des anciens combattants reprise en 1949 après une interruption de 8 années, évoquant son « *souvenir du 11 novembre 1918* » se remémore les premiers jours de la guerre :

« J'évoquai notre départ, cinquante-deux mois auparavant. Des cris ? Des chants ? Moins que ne le dit la légende. Quelques-uns, dans les gares citadines ; par contagion, pour donner un moment le change à ceux qu'il fallait quitter, peut-être aussi un peu à soi-même. Les regards que nous échangeons révélaient autre chose que l'enthousiasme ou l'excitation guerriers : une angoisse virilement refrénée en même temps qu'une résolution profonde, stable et dure »<sup>184</sup>.

Peut-être l'historien du religieux André Latreille avait-il lu ces lignes lorsqu'en 1964, dans un article du *Monde* intitulé « *1914, réflexions sur un anniversaire* », il soulignait qu'

« il [était] temps de s'élever contre la version d'une sorte d'ivresse patriotique s'emparant des Français à la nouvelle de la mobilisation. (...) Certes, il y eut quelques manifestations bruyantes à Paris sur les boulevards, et peut-être dans certains trains de mobilisés. Il y eut dans la grande presse des articles sur le mode héroïque dont l'insupportable optimisme nous frappe aujourd'hui. Avec quelques photos empruntées au *Miroir*, quelques extraits du *Matin* et de *L'Echo de Paris*, on a peut-être tenté de définir les réactions de l'opinion et de broser un tableau absolument fallacieux »<sup>185</sup>.

De même Jean-Baptiste Duroselle s'interroge-t-il alors sur la façon d'envisager « *les études sur l'opinion [qui] commencent à se multiplier. Il n'est pas toujours sûr qu'elles soient*

---

<sup>184</sup> Maurice Genevoix, « Souvenir du 11 novembre 1918 », *Almanach du combattant 1953*, p 3-7

<sup>185</sup> André Latreille, « 1914. Réflexions sur un anniversaire », *Le Monde*, 31 décembre 1964

*bien conduites. Trop souvent, elles assimilent un peu vite presse et opinion.* »<sup>186</sup>.

De nouvelles interrogations sur « *les objets, les approches et les problèmes* » de l'histoire, au début des années 1970, ont fait évoluer le regard des historiens sur le passé.

Les mutations apparues dans le champ épistémologique de l'histoire depuis *l'École des annales* accompagnent la réflexion et le tournant opéré pour écrire l'histoire de la première guerre mondiale. Le cycle long d'une histoire bataille / histoire militaire / histoire diplomatique qui avait jusqu'alors prévalu est battu en brèche. Les historiens s'emparent de nouvelles sources (rapports de préfets, d'instituteurs, carnets de fronts, journaux de tranchées, discours des anciens combattants...). Le regard se décentre sur des disciplines proches comme les sciences politiques, sur des problèmes nouveaux comme l'opinion publique. Pierre Renouvin, en 1969, dans sa préface à Marc Ferro, *La Grande Guerre 1914-1918*, suggère d'aborder les « *courants de la psychologie collective* », « *l'attitude de la masse de la population* » en tant que « *conscience collective* », ses « *réactions profondes* »<sup>187</sup>. Jean-Baptiste Duroselle lui fait écho trois ans plus tard dans *La France et les Français 1914-1920* en s'interrogeant sur le départ enthousiaste des mobilisés :

« jusqu'où va ce mouvement dans les profondeurs de la nation ? (...) Il faudrait avoir des études sur les campagnes où, sans doute, faute de grands rassemblements, l'exaltation collective fit souvent place à des attitudes plus amères »<sup>188</sup>

---

<sup>186</sup> Jean-Baptiste Duroselle, *L'Europe de 1815 à nos jours*, PUF, Nouvelle Cléo, 1964, p 257-259

<sup>187</sup> Marc Ferro, *La Grande Guerre 1914-1918*, Gallimard, 1969. Préface de Pierre Renouvin, p 5-8

<sup>188</sup> Jean-Baptiste Duroselle, *La France et les Français 1914-1920*, Editions

Ces questionnements nouveaux ont débouché sur des travaux entrepris par une nouvelle génération d'historiens alors publiés.

Ils proposent une (re)lecture du premier conflit mondial dans le cadre d'une perspective plus globale dont les résonances ne s'arrêtent pas à l'armistice (Antoine Prost, *Les anciens combattants dans la société française, 1914-1939*, Presses de la FNSP, 1977) et imposent une histoire sociale de la Grande Guerre, une vision au niveau des peuples, sur le front (Guy Pedroncini, *1917. Les mutineries de l'armée française*, Julliard, 1968) ou à l'arrière, cet « *autre front* », au prisme de l'opinion publique (Jean-Jacques Becker, *1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre*, Presses de la FNSP, 1977).

Ainsi la vulgate communément admise depuis les premières semaines d'août 1914, relayée par des photographies que les contextes successifs avaient accrédité (l'effort de guerre, puis le mouvement pacifiste de l'entre-deux-guerres, la mobilisation de 1939, les préoccupations historiographiques tournées vers l'histoire diplomatique, un imaginaire social solidement ancré dans cette perspective...) pouvait prendre fin.

## Un mythe ultra-médiatisé qui pose question

« *Ils partirent la fleur au fusil* ». La pérennité du mythe, les réutilisations successives du mythe par tous les types de médias posent question. Car cette image, ces images, de mobilisés acclamés par les foules au départ des « *trains de plaisir* » ne relèvent pas, lorsqu'elles sont publiées en août 1914, de la propagande d'Etat. « *La Grande Guerre se caractérise par l'extraordinaire abondance des*

---

Richelieu, 1972, p 75

*images d'origine privée* » rappelle Joëlle Beurier<sup>189</sup>. Leur abondance, mais aussi leur concomitance thématique ont pu être efficace et livrer l'apparence d'une cohérence centralisée. De ceci il n'en est rien durant les premiers jours de la mobilisation. Ce qui n'a pas empêché ces images montrant l'enthousiasme des foules de connaître une double postérité : immédiate et à plus long terme. Plusieurs faisceaux d'hypothèses peuvent aider à comprendre la propagation de ce mythe du vivant même de ceux qui n'avaient pas vécu le départ tel que les medias l'ont raconté. Du moins pas dans sa totalité et dans sa complexité.

## Des contextes successifs qui ont contribué à propager la vulgate

Dès 1914, l'image peut tenir de plusieurs lectures, chacune lui assurant une postérité immédiate. **Une lecture politique** tout d'abord. Prélude à « l'Union sacrée », le départ enjoué unifiant dans un même élan ce qui va devenir le front –les mobilisés– et l'arrière –la foule les acclamant. « *Toute la société collabore à l'édification d'une conscience nationale (...) et l'iconographie aide au développement de cette acculturation militaire et patriotique qui devient avec l'avènement des républicains un système cohérent avec ses valeurs, ses méthodes et ses buts particuliers* »<sup>190</sup>. Les premiers jours d'août 1914 consacrent en effet la victoire politique de la République et de son école. Les garnisons joyeuses répondent autant à la formation théorique (bravoure et

---

<sup>189</sup> Joëlle Beurier, « Guerre mondiale. Première guerre mondiale. Images et Grande Guerre », dans *Dictionnaire mondial des images*, op cit, p 444

<sup>190</sup> Anne Sohier et Michel Sohier, *Tu seras soldat. L'enfant et la guerre à l'école primaire. 1871-1918*, Musée rural de l'Éducation dans les Côtes d'Armor, 2008, p 64



obéissance face à la patrie en danger)<sup>191</sup> et pratique (bataillons scolaires puis surtout, sociétés de tir, beaucoup plus nombreuses et précédent de peu 1914) dispensées sur les bancs de l'école des mobilisés qu'à l'abondante iconographie qui tient lieu de bréviaire patriotique depuis 1871 (cartes postales des exercices militaires à l'école... récupérés dans les publicités, abécédaires, images d'Épinal, bons points, couvertures de cahiers scolaires etc...). La mobilisation consacre en quelque sorte l'omniprésence des thèmes patriotiques et guerriers, la militarisation de l'enfance, l'intégration de l'enfant à la patrie où la préparation à la défense se confond avec la Revanche. Ce que Galtier-Boissière traduit bien : « *Nous avons fait tellement de répétitions de mobilisation que la vraie s'est effectuée un beau jour, tout naturellement.* »<sup>192</sup>

Les clichés d'août 1914 traduisent aussi une **lecture idéologique** face aux initiatives pacifistes et à la crainte d'une mobilisation entachée de milliers de désertions comme autant d'actes de refus de participer à la défense nationale. Les propos de Jaurès publiés trois ans auparavant dans *L'Armée nouvelle*, prennent alors un sens nouveau et traduisent un internationalisme patriotique :

« Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie ;  
beaucoup d'internationalisme y ramène. Un peu de  
patriotisme éloigne de l'Internationale ; beaucoup de

---

<sup>191</sup> Des dizaines d'ouvrages sont publiés dans ce sens pour les écoles primaires, à l'instar de cet extrait tiré de la leçon numéro 17 du *Livre unique de morale et d'instruction civique* (Edition Godchaux, fin 19<sup>ème</sup> siècle) :

« *Ma belle France est ma patrie.  
Je veux toujours m'en souvenir.  
Je dois lui consacrer ma vie,  
Pour elle je saurai mourir* »

<sup>192</sup> Jean Galtier-Boissière, *La fleur au fusil*, op cit, p 71

patriotisme y ramène (...). Il n'y a donc aucune contradiction pour les prolétaires socialistes et internationalistes à participer de façon active à l'organisation populaire de la défense nationale »<sup>193</sup>.

De façon plus directe enfin, ce départ « la fleur au fusil » guide une **lecture géopolitique** : il faut faire front face à « L'ennemi »... dans le cadre d'une guerre juste. Il s'agit de souder la communauté nationale face à ce qui est vécu comme une agression extérieure, faisant fi de prétendues dissensions intérieures. Le cliché, entre 1914 et 1918, sert à dire le patriotisme des soldats.

**Après la première guerre mondiale**, l'image sert encore les contextes de réutilisation du cliché. Les premières heures insouciantes de la Grande Guerre servent à la diffusion dans tout le corps social d'un « *rejet violent, viscéral, quasi-religieux, de la guerre* »<sup>194</sup> et alimente **un pacifisme sociétal** et affectif plutôt que politique et idéologique. Réactivé lors de grands rassemblement périodiques à Douamont ou chaque année au 11 novembre autour des monuments aux morts des 36 000 communes de France l'adage « *plus jamais ça !* » est à mettre en parallèle avec les ravages bien présents dans les mémoires et rappelés dans la presse illustrée en 1938 qui se félicite qu'à Munich « *quatre coups de téléphone (250 francs) ont épargné au monde 10 000 milliards de francs* » correspondant aux dégâts occasionnés par la première guerre mondiale, doublés de ravages humains « *10 millions de tués, 5 millions de mutilés, 15 millions de blessés, 10*

---

<sup>193</sup> Cité dans Charles Rappoport, *Jean Jaurès. L'homme – Le penseur – Le socialiste*, Paris, L'Emancipatrice, 1915, p 286

<sup>194</sup> Jules Simonet, « Les idéologies pacifistes en France au 20<sup>ème</sup> siècle », *Regards sur l'Actualité* n°170, avril 1991, La Documentation française, p 11-34

*millions de prisonniers, 5 millions de veuves, 9 millions d'orphelins, 10 millions de sans-abris... ». Autant de chiffres qui résonnent de façon affective et personnelle dans la population masculine de plus de vingt ans qui est composée, en 1935, pour 42 % d'anciens combattants. Bref, entre 1918 et 1939, le soldat qui part « la fleur au fusil » sert une représentation pacifiste de la guerre : « le conscrit de 1914 [y] apparaît comme une victime, pêle-mêle de sa naïveté, de sa perméabilité à la propagande, de son enthousiasme, de son patriotisme irréfléchi »<sup>195</sup>*

Après 1945, le souvenir tragique du second conflit mondial efface provisoirement celui qui l'a précédé. La vague pacifiste présente dans les grandes démocraties des années 1960, dans un contexte de *Guerre froide* et de guerre de décolonisation reprend le cliché du départ « *la fleur au fusil* » pour mettre en évidence la stupidité de la guerre.

## **La représentation du départ à la guerre relève du rapport qu'entretiennent les médias et les sociétés aux images**

Le rôle des médias est, on l'a vu, fondamental dans la propagation du mythe. Dès l'origine ils offrent une vision déformée de la réalité. Photographes, journalistes, écrivains vivent alors à Paris ou dans les grandes capitales régionales. C'est là qu'ils assistent et prennent part à des manifestations et à des mouvements de foule dont ils rendent compte... oubliant le départ des campagnes. Et ce-faisant, ils alimentent de façon décisive la place de l'événement dans la mémoire collective. Une place rendue

---

<sup>195</sup> Nicolas Beaupré, *Ecrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, CNRS Editions, 2006, p 28

hégémonique par le statut même des images ou des producteurs d'images à des moments différents. Ainsi *la place de la photographie jusque dans les années 1930* : la première guerre mondiale correspond à l'aboutissement de l'émergence d'un fort réalisme dans les peintures de bataille diffusées dans la presse illustrée et de la révolution photographique du 19<sup>ème</sup> siècle qui change progressivement la représentation de la guerre, mais aussi le rapport à la réalité. La photographie, outre son aspect véridique, propose « *un lien direct entre les lecteurs et le monde* »<sup>196</sup>.

Plus tard, avec le développement de la télévision en France, dans les années 1960, cette même réflexion du rapport à la réalité prévaut. « *Seules les images dites d'Actualités étaient alors censées avoir quelque valeur documentaire* »<sup>197</sup>. C'est la raison pour laquelle les journaux télévisés mais aussi les documentaires qui réalisent des sujets sur le départ à la guerre, les images tournées par les opérateurs Gaumont et Pathé sur les grands boulevards parisiens, sont reprises sans poser davantage de questions.

Ainsi la mobilisation d'août 1914 en France a-t-elle longtemps été associée aux images de soldats partant à la guerre « la fleur au fusil ».

Images transmises par tous les médias du 20<sup>ème</sup> siècle, des travaux savants à la diffusion scolaire, de la mise en scène filmique aux photographies, de la littérature aux traces mémorielles plus diffuses, admises par les sociétés successives, ces images sont en quelque sorte inscrites dans une sorte de patrimoine commun.

---

<sup>196</sup> Myriam Chermette, « Photographie et médias », *Dictionnaire mondial des images*, op cit, p 817-820

<sup>197</sup> Marc Ferro, Jean Planchais, *Les médias et l'Histoire. Le poids du passé dans le chaos de l'actualité*, Editions CFPJ, 1997, p 14

Emblématiques, elles deviennent le reflet fidèle de la réalité vécue par les mobilisés et les populations du mois d'août 1914. Traces et vestiges tant laconiques que lacunaires, elles n'en sont pas moins une déformation de cette réalité. Pourquoi sont-elles inlassablement parvenues jusqu'à nous ? Jean-Jacques Becker a montré que de nombreuses réunions ou manifestations pour la paix ont eu lieu dans toute la France à travers une trentaine de départements, réunissant au total plusieurs dizaines de milliers de personnes dont celle particulièrement importante du 27 juillet 1914 sur les boulevards parisiens<sup>198</sup>. Pourquoi, interroge l'historien trente ans plus tard « *cette protestation contre la guerre a été gommée des mémoires par la suite des événements* » alors quelle était « *loin d'être négligeable* »<sup>199</sup>. Pourquoi est-ce l'image de ces joyeux soldats qui est parvenue jusqu'à nous ? « *D'autres photographies existent, mais nettement moins reproduites* », ce qui n'empêche pas le succès de « *représentations réductrices et, parfois, tronquées du réel. L'exemple de la mobilisation de 1914 incite à la plus grande prudence* »<sup>200</sup> Partant de façon générale sur les images du passé Laurent Véray propose un schéma explicatif séduisant : ces images ont survécu aux hommes et aux événements qu'elles continuent de montrer car elles

« permettent de penser la relation au temps, et peuvent susciter un imaginaire historique. Sans elles, le regard rétrospectif des documentaristes qui cherchent à représenter l'Histoire serait probablement désorienté,

---

<sup>198</sup> Cf Jean-Jacques Becker, 1914 : *comment les Français sont entrés dans la guerre*, op cit, chapitre 2 « Contre la guerre », p 146-188

<sup>199</sup> Jean-Jacques Becker, Gerd Krumeich, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Tallandier, 2008, p 78

<sup>200</sup> Michel Auvray, « Le soldat. Du combattant au technicien », dans *Voir / Ne pas voir la guerre. Histoire des représentations photographiques de la guerre*, Somogy / BDIC, 2001, p 173-180

incomplet. On peut même se demander, dans certains cas, s'il y aurait une conscience historique sans leur présence »<sup>201</sup>.

C'est un peu l'idée avancée, pour un autre discours médiatique, celui de la littérature de guerre, que propose Christophe Prochasson :

« La littérature de guerre, y compris celle qui commença à s'écrire au cours du conflit, devint ainsi un acteur social à prendre en compte dans la construction d'une culture de guerre. Elle joua en particulier tout son rôle dans la constitution et la diffusion des mythes et légendes qui peuplent l'histoire d'une expérience extraordinaire à laquelle aucune place de notre vie ordinaire ne peut ramener »<sup>202</sup>.

C'est encore celle que soulignent, en creux, Antoine Prost et Jay Winter : « *la guerre de 1914 n'appartient à personne, pas même aux historiens* »<sup>203</sup>. En somme, aujourd'hui encore le mythe a besoin d'exister. Démonté il y a trente ans, il est à ce point prégnant qu'un ouvrage de décryptage et de démystification de photographies cultes, *Les Cent photos du siècle*, devenu un best-seller dans son genre... répercute l'image d'un départ enthousiaste<sup>204</sup>. Une image née d'un besoin, celui d'identifier sans ambiguïté – quel paradoxe ! – le départ

---

<sup>201</sup> Laurent Véray, « Archives. Le réemploi des images d'archives », *Dictionnaire mondial des images*, op cit, p 68-71

<sup>202</sup> Christophe Prochasson, « La littérature de guerre », dans *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op cit, p 1197

<sup>203</sup> Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Seuil, 2004, p 9

<sup>204</sup> Marie-Monique Robin, *Les Cents photos du siècle*, Editions du Chêne, 1999, non paginé. Pour la huitième photographie décryptée, une image non publiée dont le cliché est pris sur le front par un poilu, l'auteure titre « *1<sup>ère</sup> guerre mondiale : la réalité* ». Retraçant le contexte, elle précise : « *Quand en 1914, ils partent la fleur au fusil, de nombreux troupions emportent dans leur havresac un Vest-Pocket de Kodak* »

A la première guerre mondiale des Français. Le refoulement de la vérité est à ce prix : la mémoire collective entretenue par toutes les formes médiatiques depuis un siècle fait du départ à la guerre « *la fleur au fusil* » un épisode intangible du roman national.

Patrick MOUGENET\*

\*Notice sur l'auteur :

Professeur agrégé d'histoire et géographie au lycée Le Verger (La Réunion) et formateur EN depuis 1998. Titulaire d'un DEA soutenu à l'UHB de Rennes 2 (*Les Bretons, la nation et la guerre. 1871-1914*), co-auteur de manuels scolaires (éditions Nathan puis Hatier), il a publié plusieurs outils pédagogiques autour de la propagande et de l'image aux éditions Nathan/Eduscope (transparents, cd-rom, dvd...) et apporté sa contribution à plusieurs revues (*Historiens & géographes*, *ABPO*, *L'Ena hors les murs*, *Le Labo. La revue des Clionautes...*) ainsi qu'à plusieurs sites internet (*Cinébig*, *France 5*, *Télédoc*, *Infocrise*, *La Cliothèque...*). Ses articles et recherches portent sur l'histoire de la propagande, de la communication politique et des représentations (images, imaginaires sociaux, scénographies du passé...). Il est depuis 2014 directeur de publication du site **Cinéma et histoire. Contribution à une histoire des représentations** : [www.cinéma-et-histoire.fr](http://www.cinéma-et-histoire.fr)

**Pour citer cet article :**

**Patrick MOUGENET**, « “Ils sont partis la fleur au fusil”. Petite fabrique médiatique de la mémoire d’un mythe contemporain » in ***Médias et mémoires à l’Ecole de la République : construction, instrumentalisation, pouvoirs***, ss dir Vincent Marie et Nicole Lucas, préfacé par Jean-Noël Jeanneney, Editions Le Manuscrit, Coll « Recherche et Université », Paris, 2010, p 189-219

